

## Le temps et la vie

Jean-Claude Ravet

Numéro 785, juillet-août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ravet, J.-C. (2016). Le temps et la vie. *Relations*, (785), 5-5.

# LE TEMPS ET LA VIE

**L**a trilogie soulignant le 75<sup>e</sup> anniversaire de *Relations* – sur les thèmes de l’amour du monde (n° 782), de la résistance (n° 783) et de la création (n° 784) – est maintenant derrière nous. Non pas comme une charge pesante dont nous nous serions enfin débarrassés, mais comme le bagage essentiel du marcheur, qui contient de quoi se désaltérer et s’abriter lors des intempéries et des nuits froides. Enfin, c’est ce que nous espérons, car notre marche risque d’être longue et rude tant les grands enjeux de notre époque sont traités avec atermoiements, médiocrité et insignifiance par nos élites politiques, culturelles et économiques.

Pourtant, ce ne sont pas les signes qui manquent pour nous convaincre de l’urgence qui caractérise notre temps. Qu’est-ce qui fait que nous ne prenons pas collectivement la mesure de ce qui advient alors même que nous sommes confrontés à la terrible réalité, dépouillée de son fard, d’une société minée par la rapacité en tous genres ? Saisir la réalité ne va pas de soi. Nous le savons grâce aux artistes qui nous apprennent à voir en dépouillant la réalité des habitudes et des routines qui la masquent. Nous le savons grâce aux philosophes, qui s’efforcent de redonner vie aux concepts et aux mots pétrifiés par l’usage et l’affairement quotidien en y insufflant de nouveau du sens. Nous le savons aussi grâce aux poètes et aux mystiques, qui nous révèlent si bien, par l’exemple, notre étroite parenté avec l’indicible et l’invisible.

Or, le discours médiatique dominant fait tout pour nous en détourner, leur préférant la banalité, le divertissement, le conformisme, l’endormissement au profit du statu quo. Sur tout, ne pas réveiller l’inquiétude. Encore moins la colère.



Réalisé par René Derouin dans le cadre de son œuvre *Migrations*, le projet « Largage et ensemencement », consistant à déverser 19 000 statuettes dans le Saint-Laurent entre l’île aux Coudres et Baie-Saint-Paul, a eu lieu le 7 juin 1994. L’artiste voulait exprimer par là toute l’importance qu’a le territoire dans sa vie.  
Photo : Jeanne Molleur

Pour qui est habité par le souci de la justice et de la beauté du monde, un rendez-vous important se présente, à Montréal cet été : le Forum social mondial qui aura lieu du 9 au 14 août. Des centaines d’activités s’y tiendront – dont un atelier co-organisé par *Relations* sur le thème du présent dossier (voir p. 4) – pour se conscientiser, analyser, comprendre et transformer notre société en crise, dans l’esprit du mot d’ordre altermondialiste de l’événement cette année : « Un autre monde est nécessaire, ensemble il devient possible. »

Ce Forum devrait faire partie de nos destinations vacances. Les vacances d’été, certes, sont un temps de repos, de voyage et d’amusement, mais que nous aurions tort de prendre à la légère parce qu’il peut nourrir la quête de l’essentiel, ce suc de l’extraordinaire distillé dans l’ordinaire. Pour y goûter, il faut savoir rompre avec le train-train quotidien et se libérer un temps pour penser, rêver éveillé, s’enraciner dans l’émerveillement à l’égard de la vie et s’exercer en même temps à sentir le sol des évidences s’ébranler, en portant attention aux brèches qui se forment dans notre existence et qui peuvent faire advenir l’inattendu. Temps d’arrêt, donc, mais aussi d’approfondissement à coups de bêche dans notre isolement, notre égoïsme, notre quant-à-soi, afin de voir au-delà de soi, au-dedans de soi. Être, comme disait le philosophe Martin Buber, non pas à côté des autres, mais auprès des autres.

Ce chemin de vie solidaire ne peut guère éviter de passer par l’épreuve du mal et de la souffrance, me semble-t-il. Cette proximité existentielle avec l’injustice qui ronge notre monde aiguille nos combats, nos choix. Elle fait voler en éclats la bulle confortable dans laquelle nous nous complaisons, à l’abri du tumulte extérieur, qui nous empêche de voir à la fois que « des monticules de têtes humaines s’étendent au loin » et que « le soleil brille » (Ossip Mandelstam, *Les cahiers de Voronej*). Elle purifie de l’illusion d’un bonheur dans l’insignifiance.

D’aucuns diront que cette solidarité avec les écrasés tétanise. Certes, l’espérance se nourrit des semences qui poussent au milieu des arbres abattus. Mais sa « plus haute forme » n’est-elle pas, comme disait Bernanos, « le désespoir surmonté » ? L’angoisse n’est pas affaire que d’antidépresseurs. Peut-on vraiment savoir ce que c’est que vivre sans en faire l’épreuve ? Se connaître sans elle et sans elle, aimer ? Peut-on, sans se faire son compagnon, briser le cocon dans lequel nous sommes trop souvent recroquevillés ? Peut-on espérer naître pleinement au monde, comme à notre maison commune – part indispensable de notre humanité – sans prêter l’oreille au cri de la souffrance du monde, qui, nous dit l’Exode, a mu la compassion en Dieu ? Que ne pourrait-il accomplir, alors, en l’humain ?

**Jean-Claude Ravet**